

# Musiques confidentielles

Sabrina Lomel



Sabrina Lomel

Musiques confidentielles

© Sabrina Lomel, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7471-1

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Deux semaines plus tard

30 août 2015.

Ma patiente est en retard, ou ne viendra pas. J'espère qu'elle ne viendra pas. J'espère que personne ne me dérangera, que le silence va durer.

Santorin me manque. La mer me manque. J'ai terriblement besoin de soleil et de lumière. En cette fin août, le ciel parisien est fade, comme délavé par un été trop chaud. Ce bleu-là ne résiste pas aux fortes températures, il passe. L'avantage, c'est que le glissement vers le blanc sale qui prédomine le reste de l'année se fait en douceur. Par la fenêtre, des tons pastels. Pour un œil fatigué et un peu fainéant, les murs gris de la clinique et le ciel forment un dégradé aux couleurs « vintage ». La transition est douce, peu de contraste, rien ne vient contraindre la rétine, elle demeure au repos.

— Gabrielle ton rendez-vous vient d'arriver, me glisse une voix dans l'entrebâillement de la porte.

Il me faut quelques minutes pour m'extraire de cette torpeur bienfaisante. Je cherche à réactiver mon tonus musculaire, à remettre en marche mon circuit neuronal comme on appuie sur le bouton de la gazinière pour que les brûleurs s'embrasent, mais l'opération est difficile, il me manque du carburant.

Des noms et des visages défilent ce matin-là. Toujours les mêmes mots, les mêmes histoires, les mêmes demandes et toujours rien à leur répondre. Ils ne me touchent plus. Leurs souffrances me fatiguent, leurs larmes me laissent de marbre.

Mes années de pratique de la posture « psy » me permettent de donner le change. Je souris, les regarde, incline légèrement la tête en signe de compassion ou la secoue pour souligner que j'ai bien entendu, que je mesure leur détresse alors qu'il n'en est rien. J'ai envie de leur dire qu'ils perdent leur temps, qu'ils feraient mieux d'aller boire une bière, d'aller au cinéma, de partir en vacances. Tout, plutôt que de farfouiller dans leurs plaies, pensant en extraire quelque chose qui pourrait m'aider à les aider. Ils se trompent. Je ne change rien, je ne soigne pas, je n'apaise pas. Je parviens tout juste à les distraire le temps que le

Temps passe. Le vrai thérapeute, leur seul allié, c'est lui. Tout le reste n'est que diversion.

— Tout ce que j'avais connu jusque-là avait disparu, vous vous rendez compte ? m'interpelle le visage.

— Oui, c'est terrible.

— C'est plus que ça Madame !

— Que voulez-vous dire ?

— Vous imaginez être réveillé aux premières lueurs du jour par vos parents qui vous arrachent à votre sommeil dans un vacarme inouï ? La terreur déforme leur visage, c'est à peine si je les reconnais. Et puis, mon regard tombe sur un paysage qui ne me dit plus rien. Par la fenêtre de la cuisine, je ne distingue que de la fumée, de la poussière. La table et tous les meubles en sont recouverts, les vitres ont explosé. Pourtant, je n'ai pas peur, je ne comprends rien. C'est comme un rêve, inconsistant, incohérent.

Et puis, ma mère me tire dehors. Elle répète qu'il ne faut pas rester là, qu'il faut sortir. La lumière m'aveugle. Elle est très forte et il y a, je m'en souviens très bien, des milliers de paillettes en suspension. Je me rappelle les avoir observées longtemps, avoir trouvé ça beau, tous ces grains de poussière qui flottent.

Au premier plan, il y a ces petites particules qui scintillent et derrière un champ de ruine. Je finis par défocaliser mon regard et je vois ma mère penchée sur quelque chose. Je la rejoins. C'est rouge et ça tranche avec le gris des décombres. Puis, j'entends des prénoms. On les répète. Ensuite, des cris, des gémissements et puis....

— Et puis ?

— C'était mon voisin, mon ami d'enfance sur lequel était penchée ma mère.

Je vous ai dit qu'elle était sage-femme ? C'était la seule du village qui avait des notions de médecine. Elle a cherché une trace de vie sur le petit corps, mais il n'y en avait plus. Nous avions huit ans.

Un peu plus loin, son père gisait. Sa mère et ses sœurs ont été retrouvées plus tard sous les décombres. La veille encore, nous étions là où il était, dans sa cour,

en train de courir après les poules.

Le souvenir de ce traumatisme d'enfance est revenu à l'occasion d'un accident de travail, quarante ans plus tard. Depuis, ses nuits sont hantées par les réminiscences de son enfance cambodgienne.

Il s'est tu, il attend. Il me regarde.

Je laisse ses mots s'infiltrer, le film se projeter.

La mort, encore elle, me nargue. Je n'ai rien à lui dire. Je ne veux plus avoir affaire à elle.

— On va s'arrêter là pour aujourd'hui Monsieur Vong.

Sur le pas de la porte, en me serrant la main, il me dit :

— Je m'excuse, ce doit être difficile pour vous d'entendre toutes ces choses.

— Ne vous inquiétez pas c'est mon travail.

Cette phrase ! Toujours la même que je répète à tous ceux qui s'interrogent sur comment je fais. Elle élude toute explication savante, tout aveu de sensibilité et conserve le mystère auquel les patients souhaitent s'accrocher. Ils repartent satisfaits sûrement avec l'idée que les psys sont des êtres à part, des acrobates sachant tenir l'équilibre quelle que soit la déferlante de malheur qu'on leur souffle dessus. C'est amusant. Si je me souviens bien, c'est un peu ce que je pensais. Avant.

## Premières musiques

Comme tous les psys, je suis et j'ai toujours été une oreille.

Au début, une oreille qui n'entendait pas grand-chose, mais avait cette étrange manie de faire résonner des mots plus que d'autres et de transformer les sentiments en de singulières musiques. Ces accords m'arrivaient alors étonnamment vibrants ou sonnait faux, parfois insupportables ou au contraire très touchants.

Quoi qu'il en soit, même désagréables, je ne parvenais jamais à les faire taire, ou à les fuir. Au contraire, il fallait que je m'asseye et que je comprenne d'où ils provenaient. Souvent, j'observais que la personne responsable de ces sons ne semblait pas consciente de la musicalité singulière de ses sentiments.

Je ne l'ai pas compris tout de suite, mais tout ceci échappait à l'intéressé.

Après avoir longuement écouté toutes ces cacophonies, je m'étais mise à leur répondre. Je remarquais que certains mots pouvaient changer les harmonies. Tout ceci est devenu un jeu.

De manière tout à fait confuse et hasardeuse, je laissais échapper des mots et attendais de voir quels effets ils allaient produire. Je n'avais alors qu'une dizaine d'années et mes proches trouvaient étrange que j'écoute tout et n'importe qui avec une attention si soutenue.

Par la suite, au collège, puis au lycée, on m'appelait « Pause-café » en référence au rôle d'assistante sociale interprété par Véronique Jeannot. Si un élève allait mal, tout le monde savait que c'était à moi qu'il fallait s'adresser.

C'est ainsi qu'ont commencé mes premières consultations, au Balto, entre le flipper et le baby-foot.

Bien entendu, je savais ce qu'était un psychologue, mais moi, à ce moment-là, je me voyais plutôt investie de facultés divinatoires. Allant jusqu'au bout de mon idée, j'avais même essayé le tarot de Marseille, mais, très vite, je me suis aperçue, qu'à peine le jeu de carte sortie, la musique s'arrêtait. Mes prémonitions ne s'adressaient à personne.

Plus habile à écouter qu'à lire dans les arcanes, je suis donc revenue à ma bonne vieille méthode.

Le seul point noir était l'attente de conseil qui finissait par m'empêcher de me concentrer sur la musique. Mes « patients » attendaient des réponses, parce qu'ils pensaient que je savais, alors que, simplement j'écoutais et accordais, ce faisant, un refuge à leurs mots, un espace à leurs pensées pour se déployer, un auditoire à leur musique. Pour autant, cette demande pressante de conseils finissait par avoir raison de moi et comme je ne savais pas plus qu'eux ce dont il souffrait, j'abdiquais. Chaque fois que ça arrivait, je me disais que j'avais échoué. J'ai donc décidé de renoncer à jouer ce rôle qu'on m'avait attribué et d'oublier cette vocation à laquelle je n'avais pas donné de nom, mais qui consistait à écouter la musique humaine.

Un matin, alors que j'étais en cours de philosophie toute à ma crise identitaire d'adolescente, que venait exacerber cet échec, des mots vinrent une fois encore cogner à la porte de mon conduit auditif : « Ce que je sais, c'est que je ne sais pas ».

Sacré Socrate ! Il m'aura fallu moins longtemps que lui pour le découvrir !

La richesse de cette pensée venait de m'échapper, mais je l'avais entendue et ce n'est que bien plus tard que ces mots ont pris dans mon esprit, tout leur relief. Pour l'heure, j'affichais une mine renfrognée et mes préoccupations sur la nature de ma petite personne ont repris leur cours.

J'avais à l'époque, cette fâcheuse habitude qu'ont tous les adolescents, de vouloir tout contrôler et la nature humaine me donnait du fil à retordre.

Quelques mois plus tard, je rencontrai Freud au détour d'un cours sur la conscience et ce qui lui échappait, l'Inconscient. Je fus littéralement fascinée tant par l'homme que par la psychanalyse et décidai, le jour même, d'entrer en religion.

J'avais trouvé ma voie, je serais Psychanalyste !

Enfin, j'avais des réponses. Le sujet humain cohabitait avec un compositeur dont il ignorait l'existence. La musique que j'entendais venait de lui. Et quand la conscience de mes camarades sollicitait des conseils, demandes et musiques dissonaient. Je ne pouvais pas connaître la réponse à leur énigme puisque celle-ci leur échappait. Il leur fallait entendre la mélodie de leur âme par d'autres



oreilles que les leurs.

Mais la tâche semblait ardue et je ne saisissais pas comment je pouvais leur retranscrire ce que j'entendais.

Je me suis mise à dévorer tous les ouvrages de Freud. Ce qui paraissait n'être, pour mes congénères boutonneux, que le produit de la masturbation intellectuelle d'un vieil homme sénile et tordu me paraissait à moi, du génie à l'état pur. Je me gargarisais de théories psychanalytiques ignorant complètement que ce savoir auquel j'avais accès, loin de me rapprocher des gens, m'en éloignait. Ce plaisir solitaire faisait croître mon égo déjà galvanisé par l'adolescence !

J'interprétais tout et traitais tous les sujets que me proposait mon professeur de philosophie par le prisme de la psychanalyse. Je faisais ma profession de foi ce qui exaspérait profondément ledit professeur qui ne se privait pas de me sanctionner de notes en dessous de la moyenne. Mais, c'était ma cause à moi et la défendais plus que de raison.

Je pensais que l'inconscient de cet enseignant lui jouait des tours, et qu'il projetait sur ma personne la peur que lui inspirait sa propre introspection. Dans ma grande noblesse, je l'acceptais avec beaucoup d'empathie.

# Le bonnet rouge

31 août 2015.

« *Le métier de fleuriste : formation, salaire et débouchés.*

*Le métier de fleuriste attire de plus en plus de personnes en reconversion professionnelle. Cette profession a de quoi faire rêver... »*

Tiens, je ne suis pas la seule à avoir envie d'une deuxième vie végétale... Qui sont ces gens qui, comme moi, rêvent d'avoir les mains dans l'eau, porter des bottes, un tablier ? Peut-être des cadres essoufflés, des dirigeants usés, des infirmières, des psys, devenus trop poreux à la souffrance, et qui se sont barricadés, perdant ainsi, de fait, leur outil de travail. Sommes-nous tous des déserteurs ?

— Bon tu viens, tout le monde t'attend. C'est pizza aujourd'hui faut pas louper ça ! me lance Sarah qui, comme à chaque fois, a fait irruption dans mon bureau sans frapper.

— Dis donc, t'étais pas au régime toi ?

— Si, mais j'ai économisé mes points, du coup, je peux ! me dit-elle avec un large sourire.

— Tu t'es privée pour pouvoir manger le truc à la tomate et au fromage de la cantine !

— Bah tu sais la cuisine et moi, ça fait deux alors c'est facile.

— Je termine de remplir mon formulaire et j'arrive.

— C'est quoi ce truc ? C'est pour un de tes patients ? me dit-elle en scrutant mon écran d'ordinateur. Tu leur cherches des formations maintenant ! ?

— Non... C'est pour moi.

— ..... Pour toi ? ... Un CAP de fleuriste ? Tu vas bien ? Non, tu me fais marcher ! T'es chiant avec tes blagues, tu sais que je suis bonne cliente !